



ISSN 1951-6436

ISSN en ligne 2260-8060

# Le tirichh : Traduction d'une nouvelle en hindi d' Uday Prakash

**Sanjay Kumar**

The English and Foreign Languages University, Hyderabad

sanjaycoumar@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0002-7979-2439>

Reçu le 09-09-2021 / Évalué le 18-10-2021 / Accepté le 28-10-2021

## Résumé

« Tirichh », la nouvelle incontournable d'Uday Prakash, raconte l'histoire de la mort tragique du protagoniste mordu par un lézard venimeux aussi connu sous le nom de « vishkhaper » en hindi, une créature effrayante et fascinante nommée « tirichh ». Mais la situation économique et l'indifférence de l'espace urbain apparaissent également comme les facteurs responsables pour sa mort. Dans cette nouvelle, comme ailleurs, le réalisme magique s'impose avec une force comme le mode narratif privilégié. La légende se mêlant inextricablement à la réalité quotidienne façonne un univers vraisemblable dans lequel le lecteur entre avec un sens aigu de la curiosité. Ce texte est monté en pièce à la National School of Drama, école de théâtre unique en Inde. Puisque le titre n'est pas transparent pour toute la communauté hindiphone le narrateur explique le mot entre parenthèses au début de la nouvelle: « (*vishkhaper*, un lézard venimeux) » dans la version originale du texte. Le titre de la nouvelle en hindi n'est pas traduit pour retenir l'air mystérieux autour de ce terme qui sera expliqué, de toute façon, après quelques paragraphes dans la nouvelle. Cette nouvelle accorde une dimension légendaire à une sorte de *Varanus bengalensis*.

**Mots-clés :** Uday Prakash, nouvelle hindi, Le tirichh, traduction, réalisme magique

## The tirishh: Translation of a short story in Hindi by Uday Prakash

### Abstract

"Tirichh", Uday Prakash's must-read short story, tells the story of the tragic death of the protagonist bitten by a poisonous lizard also known as "vishkhaper" in Hindi, a frightening and fascinating creature named "tirichh". But the economic situation and the indifference of the urban space also appear as the factors responsible for his death. In this story, as elsewhere, magical realism imposes itself with force as the preferred narrative mode. The legend, inextricably mixed with everyday reality, shapes a plausible universe into which the reader enters with a keen sense of curiosity. This text is staged as a play at the National School of Drama, a unique theater school in India. Since the title is not transparent to the entire Hindi-speaking community, the narrator explains the word in brackets at the beginning of the story: "(vishkhaper, a poisonous lizard)" in the original version of the text. The title of the story in Hindi is not translated to retain the air of mystery around this term, which will be explained, anyway, after a few paragraphs in the story. This short story gives a legendary dimension to a kind of *Varanus bengalensis*.

**Keywords:** Uday Prakash, Hindi short story, translation, Tirichh, magical realism

Cet incident a un rapport avec papa. Avec mon rêve et aussi avec la ville. En plus, avec la peur innée de la ville.

Papa avait alors 55 ans. Une constitution fragile. Les cheveux parfaitement gris comme de la soie de maïs. On aurait dit du coton sur la tête. Il réfléchissait beaucoup, parlait très peu. Quand il parlait, on se sentait décontracté, comme si on reprenait son souffle après un long moment. En même temps, nous avions peur aussi. Il représentait un grand mystère pour nous, les enfants. Nous savions qu'il possédait le coffre de toute la connaissance du monde. Nous savions qu'il pouvait communiquer en toutes les langues du monde et que le monde le connaissait et avait, exactement comme nous, une crainte respectueuse de lui.

Nous étions fiers d'être ses enfants.

Parfois, même si cela n'arrivait qu'une ou deux fois par an, il nous emmenait quelque part pour une promenade dans la soirée. Il plaçait une portion du tabac dans sa bouche avant de partir. Il ne pouvait pas du tout parler à cause du tabac. Il restait silencieux. Ce silence nous paraissait très profond, glorieux, étrange et pesant. Si ma sœur cadette voulait lui poser une question en route je tentais hâtivement de répondre afin que papa ne fût pas obligé de parler.

Cependant, ce travail était très dur et risqué parce que je savais qu'en cas de réponse insatisfaisante, papa serait obligé d'intervenir. Il lui était difficile de parler. D'abord, il devait cracher le surplus de jus de tabac et puis, il devait effectuer un trajet difficile pour arriver ici à partir de l'univers où il demeurait. En tous cas, les questions de ma sœur n'étaient pas hors du commun. Par exemple, elle demandait le nom de l'oiseau perché sur la branche sèche d'un petit arbre. Puisque je connaissais tous les oiseaux, j'étais en mesure de signaler que c'était le geai bleu et qu'il fallait obligatoirement l'observer pendant la fête de Dussehra. Je faisais tout mon possible pour que papa restât tranquille et continuât à réfléchir.

Maman et moi, nous faisons tout notre possible pour que papa demeurât heureux et tranquille dans son univers ; que personne ne puisse le forcer à en sortir. Cet univers-là nous semblait très mystérieux mais papa réglait beaucoup de problèmes familiaux et de la vie quotidienne tout en restant là-bas. Par exemple, quand nous eûmes à affronter le sujet de mes frais de scolarité, nous avons alors perdu jusqu'au dernier verre de notre maison et nous nous servions tous d'un *lota* pour boire de l'eau. Papa resta absolument silencieux pendant deux jours. Même maman avait l'impression que papa avait complètement oublié la question des frais de scolarité ou bien que sa solution était hors de sa portée. Mais le troisième jour, de bon matin, papa me donna une lettre sous enveloppe et m'adressa au médecin de ville, le docteur Pante. Je fus très étonné quand il me servit du *sherbet*

à boire, m'invita à l'intérieur de la maison pour me présenter à son fils et me donna trois billets de cent roupies.

Nous étions fiers de papa, nous l'aimions, nous avions peur de lui et nous avions l'impression d'habiter un château en sa présence. Un château autour duquel on avait creusé des fossés profonds, les tours très hautes, les remparts de pierres dures rouges et notre château était inattaquable face à toutes les tentatives extérieures.

Papa était un château très puissant. Nous jouions, courrions de manière insouciante sur son chemin de ronde. Et la nuit, je dormais profondément.

Mais ce soir-là quand papa fut de retour de sa promenade, sa cheville était couverte de pansements. En quelques instants, plusieurs habitants du village accoururent. Nous apprîmes que papa s'était fait mordre par un *tirichh* (*Vishkhaper*, un lézard venimeux) dans la forêt.

Nous savions tous parfaitement que personne ne survit jamais à la morsure d'un tirichh. La nuit, à la lumière voilée et pâle d'une lanterne, de nombreux habitants du village se rassemblèrent dans la cour de notre maison. Assis par terre, papa était entouré. Et puis, Chutua le barbier du village voisin vint aussi. Il savait neutraliser le venin à l'aide de feuilles de ricin et de la cendre de bouse de vache.

Le tirichh, je l'avais vu une fois.

Au bord de l'étang, il y avait un tas d'énormes roches qui devenaient trop chaudes pendant l'après-midi. C'était là, en sortant d'une crevasse dans la roche, il marchait vers l'étang pour boire de l'eau.

Thanou était avec moi. Il me dit que c'était un tirichh, cent fois plus venimeux que le *naag* noir, le cobra. C'est lui qui me dit que le serpent nous mordait seulement quand nous marchions par hasard sur lui ou nous le dérangions exprès. Mais en ce qui concerne le tirichh, il commence à courir après nous dès que les regards se croisent. Il nous importune. Pour s'échapper, il ne faut jamais courir tout droit. Il faut courir d'une manière arrondie, enroulée, tortueuse.

À vrai dire, quand une personne court, elle ne laisse pas seulement les empreintes de ses pas mais, avec chaque empreinte, elle laisse aussi son odeur dans la poussière. C'est en suivant cette odeur que le tirichh court. Thanou m'apprit que pour se sauver du tirichh, il fallait d'abord courir vite à petits pas, par le travers, d'un petit trajet, et qu'ensuite, il fallait faire d'énormes bonds quatre ou cinq fois. Le tirichh courrait en reniflant et il augmenterait sa vitesse près des empreintes de pas, puis, serait désorienté à l'endroit des sauts. Il continuerait à errer jusqu'à ce qu'il trouve l'empreinte suivante et l'odeur qui résiderait alors dans ce pas.

Nous avons appris deux autres faits concernant le tirichh. Le premier, c'est que dès qu'il mord quelqu'un, il le quitte, fait pipi et se vautre dans ce pipi. Si le tirichh agit ainsi, la victime ne survivra pas. Si l'on veut se sauver, on doit se plonger dans une rivière, un puits ou un étang ou tuer le tirichh avant que le tirichh ne se vautre dans le pipi.

Le deuxième fait, c'est que le tirichh court pour mordre, seulement quand les regards se croisent. Si tu vois le tirichh, n'échange jamais de regard avec lui. Dès que les regards se croisent, il reconnaît notre odeur et il nous importune. Même si l'on fait le tour de la terre, le tirichh continue à courir après nous.

Moi aussi, comme tous les enfants, j'avais alors très peur du tirichh. Il n'y avait que deux personnages des plus redoutables dans mes cauchemars : le premier c'était l'éléphant et le deuxième le tirichh. En ce qui concerne l'éléphant, il se fatiguait en courant, et, soit je me sauvais en grimpant aux arbres, soit je me mettais à voler. Par contre, face au tirichh, j'avais l'impression d'être coincé par la sorcellerie. En me promenant dans mon rêve, je le croisais par hasard n'importe où. Il ne se retrouvait pas à un endroit fixé. Il ne se trouvait pas nécessairement dans une crevasse de roches, derrière les vieux bâtiments ou bien près d'un buisson. Je le croisais au marché, au cinéma ou même dans ma chambre.

Je m'efforçais, dans mon rêve, de ne pas échanger un regard avec lui, mais il me lançait un regard tellement familier que je ne pouvais m'empêcher de le regarder, et voilà, dès que j'échangeais un regard avec lui, il changeait d'attitude - courait après moi et je fuyais.

Je faisais des cercles en courant, je marchais vite, avec de petits pas, et puis soudainement faisais d'énormes bonds, je cherchais à voler, montais sur un lieu élevé, mais malgré mes milliers d'efforts je n'étais pas capable de l'esquiver. Il me semblait très chevronné, intelligent, malin et redoutable. J'avais l'impression qu'il me connaissait très bien. La lueur de sa familiarité avec moi, dans ses yeux, me signalait qu'il était mon ennemi qui était au courant de toutes les pensées qui me venaient à l'esprit.

C'était mon rêve le plus épouvantable, le plus pénible, le plus horrible et le plus dérangent. J'étais fatigué d'avoir couru, je cherchais à reprendre mon souffle, je suais terriblement, paralysé et une mort très horrible et engourdissante s'approchait. Je criais terriblement, je commençais à pleurer. J'appelais papa, Thanou ou bien ma mère et je me rendais compte que c'était un rêve. Mais même après cette découverte je savais très bien que, malgré tout, je ne pouvais pas échapper à cette mort. Pas à la mort, mais à un assassinat par le tirichh et dans une telle situation, je cherchais, dans mon rêve, à me réveiller à tout prix. Je faisais mon possible,

je voyais les yeux grands ouverts à l'intérieur du rêve, je cherchais à regarder la lumière et je disais quelque chose à haute voix. En fait, à plusieurs reprises, je parvins même à me réveiller juste à l'heure.

Maman me disait que j'avais l'habitude de parler et crier dans le rêve. À plusieurs reprises, elle me vit pleurer dans mon rêve. Elle devait alors me réveiller, mais elle me couvrait avec la couette après m'avoir caressé la tête et je demeurais, abandonné, dans le même univers épouvantable. Je m'enfuyais, courais et criais dans mes faibles tentatives d'échapper à la mort, à l'assassinat plutôt.

De toute façon, petit à petit, je me rendais compte, au cours de mes expériences, que seule la voix était ma plus grande arme personnelle pour me sauver du tirichh en un tel moment. Mais malheureusement, chaque fois, c'est tout au dernier instant que je me souvenais de cette arme. Exactement, au moment où il était sur le point de me découvrir. Effleuré par le souffle de l'assassinat, je tombais dans une obscurité empoisonnée par la mort, une obscurité inanimée mais effrayante, il me semblait que je n'avais aucune base solide sous moi ; que j'étais dans l'air. Et ce moment arrivait, le moment où je parvenais à la fin de ma vie. C'était juste ce très petit moment délicat où je me souvenais de cette arme, je parlais alors à haute voix et je sortais du rêve à l'aide de cette voix. Je me réveillais.

Maman me posait beaucoup de questions à propos de ce qui m'était arrivé. Je n'avais pas alors assez de compétences linguistiques pour décrire tout dans les détails exacts. J'étais très conscient de mon manque de compétence et c'est pour cette raison que j'étais toujours affecté d'une étrange tension, d'anxiété et d'impuissance. Déçu à la fin, je ne disais que cela : « c'était un cauchemar terrible ».

Je ne savais pas pourquoi j'avais l'intuition que c'était le même tirichh qui avait mordu papa, le même, celui que je connaissais et qui apparaissait dans mes rêves.

Cependant, il était rassurant de savoir que le tirichh avait été chassé et tué par papa dès qu'il s'était enfui après l'avoir mordu. Évidemment, s'il n'avait pas pu le tuer immédiatement, celui-ci aurait fait pipi et se serait vautré dans ce pipi. Dans ce cas-là, papa n'aurait aucune chance de survivre. C'est pourquoi je ne m'inquiétais pas trop pour papa. Par contre, une sorte de joie, de soulagement et de libération naissait petit à petit dans mon cœur. Les raisons : premièrement, c'est que papa venait de tuer le tirichh et deuxièmement que mon ennemi le plus redoutable et le plus ancien était enfin déjà mort. Il avait été abattu et maintenant, je pouvais me balader en sifflant, sans aucun souci, dans mon rêve.

Cette nuit-là, les gens vinrent et restèrent jusqu'à tard dans la cour de notre maison. On continuait à exorciser papa. On avait même extrait du sang en découpant la plaie créée par la morsure. Et le médicament rouge que l'on jette dans le puits (le permanganate de potassium) fut versé sur la plaie. Je n'avais pas de souci.

Le lendemain, papa devait partir en ville. Il devait se présenter au tribunal. Il avait reçu une convocation. Les autobus desservant la ville passaient par une route située à deux kilomètres à peu près de notre village. Il ne passait que deux ou trois autobus pendant toute la journée. Par hasard, dès que papa arriva à la route, il trouva le tracteur du village voisin partant pour la ville. Les passagers du tracteur connaissaient papa. Le tracteur devait arriver en ville deux heures ou deux heures et demie plus tard. C'est-à-dire, très en avance, même avant l'heure d'ouverture du tribunal.

Le sujet du tirichh fut abordé en route. Papa leur montra sa cheville. Pandit Ramavatar aussi se trouvait dans le tracteur. Il informa que c'était un des traits du venin du tirichh, que parfois il commençait à montrer ses effets après 24 heures, exactement à l'heure où le tirichh avait mordu. Papa devait donc toujours rester attentif. Les passagers du tracteur attirèrent l'attention de papa sur une autre grosse erreur. Ils disaient que c'était bien que papa ait vite tué le tirichh, mais même après, il ne fallait pas laisser le tirichh tranquille comme ça. Il fallait, au minimum, le brûler.

Selon eux, beaucoup d'insectes et de créatures revivaient au clair de lune. Il y avait du nectar dans la rosée et de la fraîcheur au clair de lune et l'on observait souvent que le serpent qui avait été jeté considéré comme mort, revivait à la fraîcheur de la lune et s'enfuyait. Ensuite, il cherchait toujours à se venger.

Les passagers de tracteurs avaient peur que le tirichh ne revécût pendant la nuit, fît pipi et se vauvrât dans le pipi. S'il se passait ainsi, après 24 heures, exactement à la même heure, le venin mortel du tirichh commencerait son effet sur papa. De plus, ils conseillèrent à papa de rentrer par là-bas et si par hasard le cadavre du tirichh était toujours là, de réduire en cendres. Mais papa leur expliqua combien la comparution devant le tribunal était essentielle. C'était la troisième convocation. Et s'il s'absentait cette fois aussi, il avait peur qu'on délivrât le mandat d'arrêt sans caution. De plus, la comparution était liée à la maison dans laquelle notre famille habitait. L'avocat n'avait pas été rémunéré pour les deux citations et s'il se montrait inattentif et si le juge se mettait en colère, il pourrait alors mettre notre maison sous caution.

C'était un dilemme : si papa était descendu du tracteur pour brûler le cadavre du tirichh et était rentré au village, il aurait été placé sous le mandat d'arrêt sans caution, et nous aurions perdu notre maison. Le tribunal aurait agi contre nous.

Mais le pandit Ramavatar était aussi un médecin ayurvédique. À part l'horoscope, il avait une connaissance approfondie des plantes médicinales. Il recommanda un moyen par lequel papa pouvait comparaître devant le tribunal et en même temps, pouvait échapper au venin du tirichh après 24 heures. Il dit que l'essence du savoir de Charak résidait dans cette formule : c'est le poison qui neutralise le poison. Si l'on trouvait les graines de datura, il préparerait l'antidote du venin de tirichh.

On arrêta le tracteur dans le village suivant : Sâmatepour, et l'on trouva finalement les plantes de datura dans le champ d'un presseur d'huile. On écrasa les graines de datura et on les fit bouillir avec des anciennes pièces de cuivre pour préparer l'infusion. Puisque l'infusion était trop amère, on le mit dans le thé et l'on en servit à papa. Ensuite, tout le monde se sentit le cœur léger. On s'efforçait de tirer papa d'un très grand danger.

D'ailleurs, concernant le tirichh, j'avais aussi une autre information, dont je me souvins, tout à coup, plusieurs heures après le départ de papa. C'était une caractéristique du tirichh semblable à celle du serpent qui aboutit, plus tard, à l'invention de l'appareil photo.

C'était une croyance commune qu'à l'heure où une personne tue un serpent, celui-ci regarde en détail, très attentivement, pour une dernière fois, le visage de son assassin avant de mourir. La personne est en train de tuer le serpent et le serpent est en train de capter sans faute chaque détail du visage de cette personne, au fond de ses yeux. L'image de cette personne est clairement captée au fond des yeux après la mort du serpent.

Plus tard, après le départ de cette personne, le compagnon de ce serpent regarde dans les yeux de ce serpent mort et de cette manière, cet assassin est identifié. Tous les serpents commencent à l'identifier. Où qu'aille cette personne, ils guettent l'occasion propice pour se venger. Tous les serpents deviennent alors ses ennemis.

Je pensais que son visage devait avoir été capté au fond des yeux du tirichh. Un autre tirichh regarderait dans les yeux de ce cadavre et papa y serait donc identifié. L'idée de la raison pour laquelle papa n'y avait pas prêté attention, me dérangeait. Au moment où il avait tué le tirichh, il aurait aussi dû lui crever les deux yeux en les écrasant au moyen d'un caillou. Mais que pouvait-on alors faire ? Papa était déjà parti en ville et c'était un problème et un défi que de trouver l'endroit où il avait laissé le tirichh après l'avoir tué, dans une forêt si grande, aux alentours du village.

Muni de kérosène, d'une allumette et d'un bâton, je continuai à errer avec Thanou à la recherche du tirichh dans la forêt. Je le connaissais bien. Très bien. Thanou était déçu.

Et tout à coup, je sentis, aussi, que je connaissais bien cette forêt. Je trouvais chaque arbre familier. C'était par là que j'avais couru pour me sauver du tirichh dans mon rêve. Je regardai partout attentivement ; c'était, pas de doute, le même endroit. J'expliquai à Thanou qu'il y avait un ruisseau étroit, pas loin de là, coulant vers le sud. Le long du ruisseau où se trouvaient de grandes roches, il y avait un grand acacia sur lequel s'étaient posées de grandes ruches de miel. On aurait dit qu'ils existaient depuis des siècles. Je connaissais cette roche brune qui restait demi-noyée pendant toute la mousson, dont lorsqu'elle émergeait après la fin de la mousson, les cavités étaient remplies de boue donnant naissance aux étranges plantes. La roche permettait de recueillir une sorte de couche de mousse verte. C'était dans les fissures supérieures de cette roche que le tirichh habitait. Thanou était d'avis que c'était le fruit de mon imagination.

Mais nous trouvâmes très vite ce ruisseau. Aussi le vieil acacia sur lequel il y avait des gâteaux de miel ainsi que la roche. Il y avait là le cadavre du tirichh couché sur le dos, par terre, loin de la roche, sur les herbes. C'était, sans doute, le même tirichh. Je sentis la violence, l'excitation et le bonheur parcourir mon corps.

Thanou et moi, recueillîmes des feuilles-sèches et de bois, arrosâmes de beaucoup de kérosène et y mîmes du feu. Le tirichh y brûla. Cela sentait le brûlé dans l'air. Je voulais hurler mais j'avais peur de me réveiller et de prouver que ce n'était qu'un rêve. Je portai mon regard vers Thanou. Il pleurait. Nous étions très amis.

Dans mon rêve, c'était d'ici qu'à plusieurs reprises le tirichh était sorti et s'était mis à me chasser. Il était surprenant que bien que j'en eusse parfaitement identifié la tanière depuis longtemps, je n'aie jamais fait aucun effort pour le tuer pendant la journée.

Ce jour-là, j'étais incroyablement content.

Pandit Ramavatar informa que le tracteur avait traversé le poste de péage de la ville à environ dix heures moins le quart. Ils devaient même s'y arrêter pour payer les péages. Papa y descendit pour faire pipi. De retour, il dit qu'il avait la tête qui tournait ; à ce moment-là, environ une heure et demie s'était écoulée depuis qu'il avait bu l'infusion de datura. Le tracteur déposa papa dans la ville vers dix heures cinq ou sept. D'après l'instituteur Nandlal du village Palda, l'un des passagers du tracteur, à l'heure où l'on déposa au carrefour près du cinéma Minerva dans la ville, papa se plaignit d'avoir la gorge sèche. Il était aussi un peu énervé parce qu'il ne connaissait pas la direction du tribunal et hésitait beaucoup à demander plusieurs fois son chemin aux habitants de la ville.



Il y avait aussi un autre problème : papa se souvenait des pistes du village ou de la forêt mais il oubliait les rues de la ville. Il ne visitait pas la ville assez fréquemment. Si cela représentait vraiment une nécessité, il reportait jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce que cela devînt une urgence. Plusieurs fois, papa partit en ville avec toutes ses affaires, mais rentra de la gare routière, sous le prétexte qu'il avait raté le car. Pourtant, nous savions tous que c'était impossible. Papa avait vu le car et puis il se serait assis pour faire pipi ou mâcher les feuilles de bétel. Et puis il aurait vu le car partir, aurait encore attendu. Quand le car aurait pris de la vitesse, il aurait couru un peu. Et puis il avait abandonné et était rentré exprimant regret et colère. En faisant cela, lui-même, il aurait l'impression qu'il avait raté le car pour de vrai. Au moment où nous étions bien certains de son départ vers la ville, il nous surprenait en rentrant.

Nous ne pouvons que deviner vaguement ce qui arriva à papa, à partir de dix heures sept, quand papa descendit du tracteur, juste en face de l'horlogerie de Singh Watch Company, au carrefour près du cinéma Minerva, jusqu'à six heures du soir. Cette information même fut obtenue après l'interrogation de quelques personnes. Après n'importe quelle mort, particulièrement si la mort est soudaine et non naturelle, nous recevons tôt ou tard les informations de ce genre. Il est difficile de trouver précisément les détails de ce qui arriva à papa en sept heures trois quarts, depuis dix heures dix du matin jusqu'à six heures du soir, et où il alla ce jour-là, mercredi le 17 mai, 1972. Il n'est possible de n'avoir qu'une vague idée de ces événements, à partir des informations ou des faits que nous reçûmes ultérieurement.

D'après l'instituteur Nandlal du village Palda, papa se plaignit d'avoir la gorge sèche dès qu'il descendit du tracteur. Même avant, quand papa était rentré après avoir fait pipi près du poste de péage, il dit qu'il avait la tête qui tournait. C'est-à-dire, papa avait été déjà subi les effets de l'infusion de graines de datura. Du reste, deux heures s'étaient écoulées depuis que papa avait bu de l'infusion jusqu'à l'arrivée à la ville. Je pense qu'il aurait eu très soif à ce moment-là. Il serait même parti vers un grand ou petit restaurant de rue, mais comme je suis au courant de sa nature, il serait resté debout pendant quelques instants et il n'aurait pas pu se décider à demander un verre d'eau. Il nous avait dit qu'un jour, quelques années auparavant, pendant l'été, alors qu'il demandait de l'eau à un restaurant, le serveur l'avait injurié. Puisque papa était très sensible, il aurait surmonté sa soif et il serait parti.

Il n'y a aucune information d'aucune source concernant les activités de papa pendant quarante-cinq minutes entre dix heures et quart et environ onze heures. Entre-temps, rien de spécial ne se produisit qui ait pu donner quelques indices.

Et puis, il est aussi difficile de trouver si parmi les passagers dans la rue, il y avait quelqu'un qui l'aurait remarqué. Pourtant, d'après ma propre estimation, papa aurait demandé le chemin du tribunal et il aurait aussi eu l'intention de demander de l'eau à son avocat S. N. Aggarwal après y être arrivé. Mais soit les gens se seraient précipités silencieusement en réponse de la demande de papa, ou bien quelqu'un aurait répondu d'une manière tellement énervée et hâtive que papa n'aurait pas bien compris et il n'y aurait eu d'autres conséquences que se sentir humilié, triste et troublé. C'est normal dans la ville.

De toute façon, d'après ma propre estimation, l'effet de l'infusion sur papa se serait aggravé durant ces trois quarts d'heure. Le soleil et la soif de mai auraient intensifié cet effet, l'auraient rendu plus terrible. Ses jambes auraient tremblé et, entre-temps, il est fort possible qu'il ait eu des vertiges.

Papa entra dans l'établissement de State Bank of India, situé à la rue Deshbandhou à 11h. Je n'ai aucune idée sur son besoin d'y aller. Tout ce que je sais c'est que Ramesh Dutt de mon village est secrétaire de la Banque Coopérative de Développement du Territoire dans la ville. Il est possible que l'idée de la banque soit venue à l'esprit de papa, et en passant, il se serait tout à coup orienté vers la banque reconnaissant la pancarte de la State Bank of India. Puisqu'il n'avait pas encore bu d'eau, il aurait eu l'idée de demander de l'eau à Ramesh Dutt, de lui demander également le chemin du tribunal et de lui parler de ses vertiges en l'informant de sa morsure de la veille par un tiriçh. Selon Agnihotri, le caissier de State Bank, qui vérifiait alors le livret de compte, il avait sur la table des tas de billets de 28 mille roupies. Il serait 11 heures 2 ou 3 quand papa y arriva. Il y avait de la poussière sur son visage, ses traits étaient affreux et il dit soudainement quelque chose à haute voix. Agnihotri avoua que tout à coup il eut peur. Normalement, le public n'a pas accès à l'intérieur, à la table du caissier. De plus, Agnihotri dit que s'il avait vu papa s'approchant de lui une ou deux minutes avant, il n'aurait pas, peut-être, eu peur. Mais en fait, il était complètement absorbé par le travail de vérification de livret de compte et à ce moment-là tout à coup, papa parla et il eut peur et levant la tête, il cria. En même temps, il sonna aussi l'alarme.

Les péons, deux gardiens et d'autres employés de la banque disaient qu'ils furent surpris par l'alarme et le cri du caissier. Ils coururent alors dans cette direction ; le gardien népalais s'empara alors de papa et il l'entraîna en l'agressant physiquement vers la salle de repos. Un péon Ramkishore, qui avait à peu près quarante-cinq ans, dit qu'il pensait qu'un soûlard ou peut-être un fou était entré dans le bureau et puisque son devoir était de garder l'entrée principale, le directeur de la banque lui aurait dressé un procès-verbal. Mais tandis que papa était en train de se faire agresser, il se mit à dire quelque chose en anglais. C'est pourquoi les péons

eurent plus de doute. Entre-temps, peut-être le directeur adjoint de succursale de la banque, Mehta, dit : « Fouillez bien avant de laisser sortir cette personne ». Du reste, le péon Ramkishore disait que le visage de papa était étrangement horrible. Il y avait de la poussière et il dégageait une odeur de vomissements. Les péons de la banque n'avouèrent pas qu'ils avaient agressé violemment papa mais Bounnou qui tient une échoppe à bétel, juste à l'entrée de banque, affirma que quand papa sortit de la banque à 11h et demie, ses vêtements étaient déchirés et que sa lèvre inférieure était coupée et saignait. Il y avait des boursouflures et des marbrures brunes sous les yeux. De telles marbrures tournent plus tard au pourpre ou au bleu.

Après cela, c'est-à-dire, à partir de 11h 30 jusqu'à 1h, aucune information n'indiqua le trajet de papa. Cependant, je me souviens que le fabricant de bétel, Bounnou dont l'échoppe est à l'entrée de State Bank, avait dit une chose, même s'il n'en était pas sûr, ou peut-être par peur des employés de banque évitait-il de le dire clairement. Bounnou avait mentionné que quand papa sortait, il disait peut-être (il mettait l'accent sur « peut-être ») que son argent et ses documents avaient été enlevés par les péons de la banque. Mais Bounnou supposait que peut-être papa disait quelque chose d'autre parce qu'il ne parlait pas clairement, sa lèvre inférieure étant gravement coupée, la salive coulait de la bouche et il avait perdu la tête.

Ma propre estimation est que l'effet de l'infusion était considérable à ce moment-là. Pourtant, pandit Ramavatar ne partagea pas cet avis. Il disait que, pendant la fête de Holi, les graines de datura étaient mélangées avec des feuilles de cannabis mais qu'on ne voyait jamais personne devenir complètement fou. Pandit Ramavatar conjectura que soit le venin du tirichh commençait à affecter le corps de papa et son intoxication commençait à monter à l'esprit. Soit, qu'après l'agression par le gardien Thapa et les péons dans la State Bank, il avait reçu des coups sur la partie arrière de la tête et qu'à cause de cette blessure il avait perdu la raison. Mais je pense que jusqu'à ce moment, son esprit marchait un peu et qu'il faisait tous ses efforts pour sortir, à tout prix, de la ville. Puisque son argent et ses documents du tribunal avaient peut-être été enlevés dans la banque, il n'aurait plus trouvé aucune raison de rester en ville. Une ou deux fois, il aurait peut-être même pensé repartir récupérer du moins ses papiers à la State Bank. Mais il n'aurait pas rassemblé son courage pour le faire. Il aurait eu peur. Puisqu'il avait été agressé de cette manière pour la première fois dans sa vie, son esprit n'avait pas fonctionné. Il était de constitution fragile et il montrait des signes d'appendicite depuis l'enfance. Il est aussi possible que l'effet de l'infusion ait atteint un niveau où il lui était impossible de se concentrer sur un sujet et à cause des pensées

momentanées sous forme de petites boules ou sous l'effet des attaques nouvelles il aurait erré dans des directions différentes. Mais je sais, je sens très bien que l'idée de rentrer à la maison et sortir de la ville aurait été dans son esprit, une idée faible et vague mais persistante qui aurait émergé de temps en temps de son obscurité.

Papa arriva au commissariat de la ville à presque une heure et quart. Le commissariat est situé près de Vijay Stambh, près de Circuit House à l'extrémité extérieure de la cité. Il est surprenant que le tribunal soit à peine à 1km du commissariat. Si papa l'avait voulu, il serait arrivé au tribunal dix minutes plus tard, même à pied. On ne comprend pas pourquoi. Au moment où papa y arriva, se souvenait-il toujours de sa mission d'aller au tribunal ? De toute façon, il n'avait plus ses documents.

Le commissaire Raghvendra Pratap Singh affirma qu'il était alors treize heures quinze. En ouvrant sa gamelle, il se préparait à manger ce qu'il avait apporté de la maison. Ce jour-là, il avait des *parathas* avec de la courge amère dans sa gamelle. Il n'aimait pas manger de courge amère. Il ne savait pas quoi faire. C'est à ce moment-là que papa arriva sans chemise sur son torse, le pantalon déchiré. On aurait dit qu'il était tombé quelque part ou qu'il avait été heurté par un véhicule. Il n'y avait alors qu'un seul agent de police : Gajadhar Prasad Sharma, de présent dans le commissariat. L'agent de police confia qu'il pensait qu'un mendiant était entré dans le commissariat. Il l'interpella mais papa était déjà arrivé jusqu'à la table du commissaire Raghvendra Pratap Singh. Le commissaire avoua qu'il était déjà de mauvaise humeur à cause de la courge amère. Même au bout d'une vie conjugale de 13 ans, sa femme n'avait pas encore découvert les choses qu'il n'aimait pas du tout, il ne les aimait pas au point de développer une haine contre ces choses. Au moment où il mettait un morceau dans la bouche, papa arriva tout près de lui. Papa avait des taches de vomissures sur le visage et sous les épaules et il dégageait une odeur désagréable. Le commissaire lui demanda ce qui s'était passé. Mais il était difficile de comprendre ce que papa dit en réponse. Le commissaire Raghvendra Singh regretta plus tard et confirma que s'il avait su que cette personne était le chef du village Bakéli et un ancien instituteur, il lui aurait demandé, au minimum, de s'asseoir dans le commissariat pendant trois ou quatre heures. Il ne l'aurait pas laissé partir. Mais il pensait alors que cet homme était fou qui était entré jusque-là et le regardait manger. C'est pourquoi, en colère, il avait appelé l'agent de police Gajadhar Sharma en colère. L'agent de police traîna papa à l'extérieur. Gajadhar Sharma disait qu'il n'agressa point papa et il vit sa lèvre inférieure coupée dès son arrivée au commissariat. Il y avait des traces d'écorchures qu'il avait reçues en se heurtant au menton et aux coudes. Il était certainement tombé quelque part.

Personne ne sait où papa erra pendant à peu près une heure et demie, après être sorti du commissariat. Il est difficile de savoir s'il avait bu de l'eau depuis son arrivée en ville à la descente du tracteur, au carrefour près du cinéma Minerva, à dix heures sept du matin jusqu'à ce moment-là. C'est encore moins probable. Il est vraisemblable que son esprit ne marchait pas assez pour penser à la soif. Mais s'il était arrivé jusqu'au commissariat, c'est qu'il avait la vague idée, malgré l'intoxication, de demander le chemin de son village ou se renseigner sur ce tracteur ou de déposer plainte, à tout prix, pour son argent et ses documents du tribunal enlevés. Il est très bouleversant même d'arriver à cette idée que papa ne luttait pas alors seulement contre le venin et l'intoxication de datura mais que l'inquiétude de sauver notre maison aussi surgissait, de manière persistante, du fond de la somnolence provoquée par l'intoxication. À ce moment-là, peut-être avait-il cette impression que tout ce qui se passait n'était qu'un rêve ? Papa aurait tenté de se réveiller et sortir de ce rêve.

Il était presque deux heures et quart quand papa fut observé se traînant dans le quartier le plus prospère, le quartier Itwari situé à l'extrémité nord de la ville. C'était le quartier des joailliers, des entrepreneurs de travaux publics et des officiers à la retraite. C'était là où habitaient aussi quelques journalistes-poètes opulents. Ce quartier était toujours paisible et sans incident. Les gens qui avaient vu papa dirent qu'à ce moment-là, il ne lui restait qu'une culotte rayée dont la ficelle était peut-être cassée, et qu'il l'arrangeait très souvent de la main gauche. Tous les gens qui le virent pensèrent que c'était un fou. Il y en avait certains qui dirent qu'il hurlait des injures en s'arrêtant de temps en temps. Plus tard, un percepteur à la retraite : Monsieur Soni, et le poète et envoyé spécial du journal le plus lu de la ville, Satyendra Thapliyal qui habitent le même quartier dirent qu'ils avaient bien entendu ce que papa disait et qu'en fait, il n'injuriait personne, mais qu'il répétait très souvent : « Moi, Ramswarth Prasad, *ex-headmaster of a school and the village head...* village Bakéli... » Le poète-journaliste, Thapaliyal, exprima son regret. En fait, il partait à ce moment-là à l'ambassade des États-Unis pour écouter de la musique lors d'une soirée spéciale ; alors il est parti précipitamment. En ce qui concerne le percepteur Monsieur Soni, il dit : « J'ai ressenti une grande pitié pour cet homme et j'ai même grondé les garçons. Mais deux ou trois garçons affirmèrent que cet homme allait attaquer la femme et la belle-sœur du joaillier Ramratan. Le percepteur dit qu'après l'avoir écouté, lui aussi, il avait pensé que c'était peut-être un voyou qui faisait un drame. Les garçons passaient leur temps à l'agacer et de temps en temps, papa disait à haute voix : « Moi, Ramswarth Prasad, *ex-headmaster of a school* ».

Si l'on calcule, depuis le carrefour près du cinéma Minerva où papa descendit du tracteur à dix heures sept jusqu'à State Bank à la rue Deshbandhou, puis au commissariat près de Vijay Stambha y compris le quartier Itwari situé à l'extrémité nord de la ville, il avait fait, en errant, trente ou trente-deux kilomètres. Ce sont des lieux qui ne sont pas dans la même direction. C'est-à-dire que l'état mental de papa était tel qu'il n'avait pas d'idée claire à l'esprit et qu'il marchait sans raison dans n'importe quelle direction. En ce qui concerne son attaque envers la femme et la belle-sœur du joaillier, ce que Monsieur Thapaliyal considère vrai, je pense que papa y serait allé soit demander de l'eau, soit le chemin de Bakéli. Papa aurait certainement été conscient pendant ce petit moment. Mais prenant peur en voyant un homme d'une telle allure, si proche, ces femmes auraient poussé des cris. Du reste, en ce qui concerne la blessure au sourcil droit d'où du sang coulait jusqu'à l'œil, c'était dans le quartier Itwari qu'il l'avait reçue, parce que les gens dirent plus tard que les garçons lui lançaient de temps en temps des morceaux de brique.

L'endroit où papa se blessa le plus n'est pas très loin du quartier Itwari. Papa se retrouva dans un terrain vague en face d'un petit restaurant de rue bon marché, nommé Restaurant National. Quelques garçons plus âgés aussi se mêlèrent à la bande des garçons qui le suivait depuis le quartier Itwari. D'après le serveur Satté qui travaille dans le Restaurant National, l'erreur de papa fut qu'à un certain moment, en colère, il se mit à lancer une fois des morceaux de brique à la foule. Peut-être que c'était par un de ces grands morceaux de brique lancés que Vikki Aggarwal, un garçon de sept ou huit ans s'était fait toucher dessus et qu'il fut couturé de plusieurs points de suture plus tard. Selon Satté, la foule était devenue plus dangereuse après cet incident. Elle gueulait et lançait des pierres de toutes les directions vers papa. Le propriétaire du petit restaurant Sardar Satnam Singh dit que papa avait alors seulement une culotte rayée sur son corps, révélant les os d'un corps faible et les poils gris de la poitrine. Les cheveux gris ébouriffés, il avait l'estomac rétréci, du sang coulant de l'œil droit et de la lèvre inférieure, il était couvert de poussière et de terre. Avec tristesse et regret, Satnam Singh dit : « Je n'avais aucune idée que c'était un brave homme issu d'une bonne famille et c'est par un caprice du destin qu'il a été amené dans cette position ». Par contre, selon le serveur Hari qui fait la plonge dans le restaurant, papa lançait, de temps en temps, des morceaux de brique à la foule avec une bordée d'injures : « Allez, salaud, allez, je tuerai chacun de vous, sales fils de pute, ... ta mère ... ». Mais je doute que papa aurait injurié de cette façon. Nous ne l'avons jamais entendu proférer des injures.

Je peux affirmer en toute conscience, puisque je connais bien papa, que jusqu'à ce moment-là, il aurait pensé à plusieurs reprises que tout ce qui lui arrivait

n'était pas la réalité mais un rêve. Papa aurait considéré tous ces événements comme insensés, aberrants et inconséquents. Il aurait commencé à douter de tout. Il les aurait considérés comme des bêtises. Du village, il n'était jamais arrivé à la ville, ni n'avait été mordu par un tirichh. Plutôt le tirichh n'existait pas, ce n'était qu'une fiction, une superstition... Et l'idée de boire de l'infusion de datura était ridicule, en plus lorsque l'on cherche la plante dans le champ d'un presseur d'huile. Il aurait réfléchi et il n'aurait trouvé aucune raison pour qu'on lui ait intenté un procès. Pourquoi aurait-il dû aller au tribunal ?

Je suis sûr que même papa faisait des rêves longs comme des tunnels, hypnotiques et affreux comme je faisais. Il y avait de nombreux points de ressemblance parfaite entre lui et moi. Je pense que papa aurait été alors convaincu que tout ce qui se passait était mensonger ou irréel. C'est pourquoi, il aurait tenté à plusieurs reprises de se réveiller de ce rêve. S'il disait donc quelque chose à haute voix, de temps en temps, ou peut-être se mit-il à crier des injures, cela aurait représenté une tentative extrême pour sortir de ce cauchemar à l'aide de ce cri. Si l'on croit ce que les serveurs et le propriétaire du Restaurant National Satnam Singh dirent, papa y avait été grièvement blessé. Il s'était fait toucher par beaucoup de morceaux de brique : à la tempe, à la tête, au dos et sur d'autres parties du corps. Sanju, qui a vingt ou vingt-deux ans et qui est le fils d'Arora, l'entrepreneur de route, l'avait frappé deux ou trois fois d'un bâton en fer. D'après Satté, on était susceptible de mourir de telles blessures.

Je me sens drôlement soulagé et me mets à reprendre mon souffle en pensant que papa aurait pu ne ressentir aucune douleur puisqu'il aurait commencé à croire, en toute profonde logique que c'était un rêve et dès qu'il se réveillerait tout serait parfait. En se réveillant, il aurait vu ma mère balayant la cour ou ma sœur cadette et moi dormant par terre... ou la bande des moineaux... il est possible que, de temps en temps, il ait ri de ce drôle de rêve.

Si papa, fâché, s'était mis lui aussi à lancer des morceaux de brique aux garçons, la première raison c'était qu'il savait très bien que ces morceaux de brique allaient à l'intérieur du rêve et personne ne serait blessé. Il est aussi possible qu'il ait lancé des morceaux de brique avec force en attendant curieusement avec impatience qu'aussitôt qu'ils aient atteint la tête d'une personne, cette tête aurait été détruite et ce cauchemar aurait volé en éclats, que la lumière intense de l'univers serait alors entrée de toutes les directions. Il ne hurlait pas fort de rage, mais il m'appelait plutôt ou il appelait ma sœur cadette, ma mère ou quelqu'un d'autre en pensant que même s'il ne réussissait pas à se réveiller de ses propres efforts, quelqu'un le réveillerait.

Pendant ce temps, il y eut aussi une ironie ultime du sort. Le président de notre conseil du village et un vieil ami d'enfance de papa, pandit Kandhaï Ram Tiwari passa environ à 3 heures et demie par la rue face au Restaurant National. Il était en rickshaw. Il devait rentrer au village en prenant son autobus au carrefour suivant. Il vit aussi la foule rassemblée en face de ce petit restaurant et il fut aussi mis au courant que quelqu'un se faisait agresser. Il avait même envie d'aller y voir ce qui s'y passait. Il fit même arrêter le rickshaw. Mais quand il posa la question, on lui dit qu'un espion pakistanais, qui allait mettre du poison dans le réservoir à eau, avait été attrapé. C'était lui qui se faisait agresser par les gens. C'est précisément à ce moment-là que Pandit Kandhaï Ram vit l'autobus desservant le village et demanda au conducteur de rickshaw de se précipiter vers le carrefour suivant. C'était le dernier autobus desservant le village. Si cet autobus avait été en retard de trois ou quatre minutes, il serait certainement allé voir papa et l'aurait reconnu. Cet autobus de transport de l'état était toujours en retard d'une demie ou trois quarts d'heure mais ce jour-là, par hasard, il arrivait à l'heure.

D'après Satnam Singh, cette foule face au Restaurant National s'écarta et les gens dispersèrent seulement quand papa ne se leva pas de la terre pendant une longue période. Il s'était fait toucher par un grand morceau de brique à la tempe. Sa bouche commença à saigner. La tête aussi était blessée. Satnam dit qu'un garçon de la foule annonça que peut-être il était mort comme papa ne bougeait pas. Pendant une longue période, comme papa ne bougeait plus même dix ou quinze minutes après la dispersion de la foule, Satnam Singh demanda à Satté d'asperger le visage d'eau pour qu'il se lève en cas d'évanouissement. Mais Satté avait peur de la police. Plus tard, lui-même, Satnam Singh versa un seau d'eau sur lui. Comme il avait versé de l'eau de loin, la terre mouillée se colla au corps de papa.

D'après Sardar Satnam Singh et Satté, tous les deux, c'était là que papa était resté allongé par terre jusqu'à cinq heures. La police n'était pas encore arrivée. Satnam Singh alors pensa que la police l'interrogerait, il ferma donc le restaurant et partit regarder le film *Aan Milo Sajna* au cinéma Delight.

Il était alors à peu près six heures quand papa passa la tête dans l'échoppe de Ganeshwa, l'une des échoppes des cordonniers faisant une queue sur les trottoirs de la rue Civil Lines. Il n'avait alors même pas une culotte sur son corps ; il rampait comme un animal. Blessé ici et là, son corps était couvert de suie et de boue.

Ganeshwa est un cordonnier d'un hameau situé de l'autre côté de l'étang de notre village. Il avoua : « J'avais peur et je n'ai donc pas reconnu Monsieur l'instituteur. Son visage était effrayant et il était difficile de le reconnaître. Ayant peur, je suis sorti de l'échoppe et me suis mis à crier. » À part d'autres cordonniers,



d'autres personnes aussi y étaient rassemblées. Quand les gens jetèrent un coup d'œil à l'intérieur de l'échoppe de Ganeshwa, ils virent papa réfugié dans le coin le plus reculé de l'échoppe, entouré de chaussures usées, de morceaux de cuir et de caoutchouc et de chiffons. Il respirait encore un petit peu. On le sortit sur le trottoir. C'est à ce moment-là où Ganeshwa le reconnut. D'après Ganeshwa, il cria même à plusieurs reprises dans les oreilles de papa, mais celui-ci n'était pas capable de parler. Après quelque temps, il dit quelque chose comme « Ram Swarath Prasad... » et « Bakéli ». Et puis, il se tut.

Papa mourut vers six heures et quart. Nous étions le 17 mai 1972. Avant 24 heures, exactement à cette heure il s'était fait mordre par un tirichh. Papa aurait-il pu prévoir avant 24 heures ces incidents et la mort ?

La police avait placé le cadavre de papa dans le salon mortuaire de la ville. Le rapport d'autopsie indiqua qu'il y avait de nombreuses fractures d'os, l'œil droit était complètement crevé, la clavicule était cassée. Sa mort était provoquée par un traumatisme psychique et un saignement excessif. Selon le rapport, son estomac était vide ; il n'avait rien dans le ventre. C'est-à-dire l'infusion de graines de datura était déjà évacuée dans les vomissements.

À l'inverse, Thanou croit désormais que personne ne peut survivre au venin du tirichh. Exactement après 24 heures, il montra son charisme et papa mourut. Pandit Ram Avatar est du même avis. Il est possible que pandit Ramavatar soit de cet avis parce qu'il voulait se rassurer et penser que l'infusion de datura n'avait rien à faire avec la mort de papa.

Je pense, je cherche à deviner que si à la fin quand Ganeshwa avait crié dans les oreilles de papa à l'extérieur de son échoppe, peut-être papa se serait-il réveillé du rêve. Il m'aurait vu, il aurait vu ma mère et ma sœur cadette - et il serait parti à la rivière avec une brosse à dents brindille. Il se serait lavé le visage avec de l'eau froide de la rivière, il se serait rincé la bouche et il aurait oublié le long cauchemar. Il aurait pensé partir au tribunal. Il aurait été troublé par la préoccupation de notre maison.

Mais je voudrais raconter mon rêve récurrent. Voici le rêve : En passant par les monticules de terre servant de frontière aux champs et à la piste du village, j'arrive à la forêt. Je vois le ruisseau Raksa et l'acacia. La roche grise qui reste submergée dans l'eau du ruisseau pendant toute la pluie est toujours là, au même endroit. J'y vois le cadavre du tirichh allongé. Une immense joie m'envahit. Finalement, il est tué. J'écrase le tirichh avec une pierre, je le frappe fort. Avec du kérosène et l'allumette, je l'embrase. Thanou est debout à côté de moi. Et puis, tout à coup, je me rends compte que je ne suis plus sur cette roche. Même Thanou n'est plus

là, il n'y a plus aucune forêt, en fait, je suis plutôt dans la ville. Mes vêtements sont très sales, déchirés et en lambeaux. J'ai des pommettes saillantes. J'ai les cheveux échevelés. J'ai soif et je cherche à parler. Peut-être je demande le chemin de Bakéli, de ma maison et tout à coup, un bruit monte... les cloches se mettent à sonner... de milliers et milliers de cloches... je cours.

Je cours... Tout mon corps devient inerte, je suis à bout de souffle. D'abord, je fais de petits pas et tout à coup, je fais d'énormes bonds, je cherche à voler. Il apparaît que la foule va me chercher. Je suis engourdi par un air étrangement chaud et lourd. Je me fais toucher par le souffle de mon assassinat... et finalement ce moment arrive, le moment où je vais mourir...

Je pleure... je cherche à m'échapper. En dormant même, une sueur inonde tout mon corps. Je cherche à me réveiller en parlant fort... je voudrais croire que tout est un rêve...et dès que j'ouvre les yeux, tout sera réglé ... je vois les yeux grands ouverts à l'intérieur du rêve... très loin...malgré tout, ce moment arrive....

Maman me voit de l'extérieur. Elle me couvre avec l'édredon après m'avoir caressé la tête et j'y suis abandonné seul, luttant et m'efforçant d'échapper à la mort, inerte, pleurant, criant et courant.

Ma mère me dit que j'ai toujours l'habitude de murmurer et de crier dans mon sommeil. Mais je voudrais poser une question, c'est la question qui me trouble tout le temps : pourquoi ne fais-je plus le rêve du tirichh ?

## Glossaire

*Lota* : un récipient globulaire en métal.

*Paratha* : un pain plat à base de farine blé contenant de la graisse végétale.

*Sherbet* : une boisson rafraîchissante avec sucre.